

FRANCE MARTINEAU

Ressacs

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

De la même auteure

Bonsoir la muette, Montréal, Les Éditions Sémaphore, 2016.

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Corrections d'épreuves : Annie CLoutier
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

978-2-924461-49-5

Dépôt légal : 2^e trimestre 2019

© Les Éditions Sémaphore et France Martineau
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

Pour
Béatrice, Camille et Jacques

*Mais j'ai aussi la mémoire de détails
de ma vie, de personnes que je me suis
efforcé d'oublier. Je croyais y être par-
venu et sans que je m'y attende, après des
dizaines d'années, ils remontent à la sur-
face, comme des noyés, au détour d'une
rue, à certaines heures de la journée.*

— Patrick Modiano, *Souvenirs
dormants*

*C'est fini, la mer, c'est fini
Sur la plage, le sable bèle
Comme des moutons d'infini...
Quand la mer bergère m'appelle*
— Léo Ferré, *La mémoire et la mer*

RESSAC 1

Les maisons

Suzette est morte la première, en 2010, puis Armand, en 2014. Il m'a fallu vider les maisons, faire place nette.

Ces deux maisons, de ma mère, de mon père, m'étaient étrangères, je n'y avais jamais habité. Elles avaient été achetées après mon adolescence, après mon départ du 132, rue Mutchmore où nous étions locataires. D'abord rue Frontenac, où Suzette et Armand étaient devenus pour la première fois propriétaires ; ils y vécurent ensemble douze ans. Puis rue Mutchmore, au 172 cette fois-ci, où Suzette était déménagée après qu'Armand s'était séparé d'elle, ou elle de lui, cela dépend de qui raconte. Pourtant, ces maisons recelaient des parties de moi comme si j'y avais vécu.

À la mort de Suzette, seule de ma fratrie, j'acceptai d'aider mon père, qui m'avait agressée, enfant, à vider la maison, lui libre de choisir ce qu'il donnerait, jetterait ou transporterait chez lui rue Frontenac; moi dans l'attente de recevoir quelque chose ayant appartenu à ma mère, à travers lui. Des mois durant, l'odeur d'Armand, près de moi, se mêlant à celle déjà en train de s'évanouir de Suzette. Impossibilité d'approcher de Suzette sans effleurer Armand, les deux indissociables.

À la mort d'Armand, je retrouvai les objets de Suzette dans la maison rue Frontenac. M'y accompagnait une partie de la fratrie, fugitive solidarité : Mathieu, l'aîné, Julie, ma sœur cadette, Jonathan, le plus jeune, né une douzaine d'années après Julie. Sophie, ma sœur aînée, n'était pas venue. Au cœur de l'été, la poussière trouble des souvenirs nous prit à la gorge.

Dans ces maisons, je cherchai une petite boîte musicale, celle du temps où Suzette voulait être encore un peu ma mère. J'aurais dû me rappeler, prendre garde.

Eux deux

*Je pars d'ici avec les photos des enfants
(ce qui me reste de toi). Avec ma photo
à l'âge de un an avec cet enfant qui
aurait dû connaître un peu de bonheur.
Je veux que ces photos soient avec moi
dans ma tombe. C'est la seule chose que
je demande.*

(Lettre de Suzette à Armand, au moment de leur séparation)

Ma mère est morte à moi plusieurs fois.

Suzette n'avait prévu aucun préarrangement funéraire, dans cette crainte violente qu'elle avait de la mort. Si elle n'en parlait pas, elle serait oubliée, un peu comme lorsque, enfant, la tête cachée sous une couverture, on se croit invisible au monde. Même au bout de son souffle, adossée aux oreillers de son lit d'hôpital, elle avait espéré que la mort tomberait à côté, sur un plus malchanceux qu'elle, pourquoi fallait-il que ce soit elle ?

Le lendemain du décès de ma mère, j'accompagnai Armand à la coopérative funéraire, lui qui menaçait de ne pas s'occuper de l'enterrement de Suzette, de la laisser là, quelque part à l'hôpital ou ailleurs — au juste, où était son corps si vite disparu de la chambre, aux urgences ? Armand pinaillait sur la date. Peut-être sentait-il confusément qu'il serait laissé à lui-même dès que les funérailles auraient eu lieu ? Non, il ne voulait pas être brusqué, le service pouvait attendre un mois, c'était à lui, juste à lui, de décider. « Ferme-la », m'intima-t-il, d'un geste brusque de la main, devant la jeune femme de la coopérative, embarrassée par ce veuf

aux yeux secs. S'il s'était écouté, il se serait enfui avec le corps. Aurait embaumé Suzette, en attente d'une résurrection quelconque, sorte de Victor Frankenstein prêt à rapailler des morceaux d'organes, fussent-ils de ses enfants, pour que son épouse ouvre de nouveau les yeux sur lui. Dans la salle d'attente des urgences, avant la mort de Suzette, qui peinait à respirer, nos poumons sains et roses à nous les enfants, notre souffle régulier, étaient une provocation.

« On pourrait penser à une greffe », suggéra Armand, les yeux plissés.

La jeune femme de la coopérative finit par lui faire entendre raison, les funérailles seraient pour la semaine suivante. Ni messe ni prêtre, lui était là pour elle. Une fois la date fixée, il acceptait, étranger à notre agitation, que nous prenions en main les détails, invitations et disposition de la salle. Il avait cette confiance enfantine que plus il resterait avec Suzette en esprit, sans être dérangé par la logistique des funérailles, plus il augmenterait les chances qu'elle revienne. Il avait néanmoins exigé que soient exposées les poupées qu'elle avait confectionnées ainsi que ses tapisseries, surtout ses tapisseries, une sorte de vernissage funéraire. Il espérait sans doute montrer à Suzette l'étendue de son amour et sa bonne volonté, comme lorsqu'il revenait de chez l'une de ses maîtresses. Il ouvre la porte, évidemment elle est là, elle est toujours là, c'est ennuyeux, ce serait mieux si elle était allée se coucher, il lui assure qu'elle seule compte, que bientôt ils feront un voyage juste les deux, et il ne tient pas parole.

À cette cérémonie, nous étions réunis, les cinq enfants, en un bloc incertain. Jusqu'à la dernière minute, ma sœur aînée avait hésité. Après tout, Armand serait présent. Et voilà, elle était venue. Au moment où il fallut nous asseoir, il y eut un léger flottement, nous ne nous étions pas auparavant concertés sur qui se placerait à côté d'Armand, assis au bout de la rangée de six chaises. Jonathan était debout, comme maître de cérémonie, la chaise entre Armand et Mathieu resta vide,

mes sœurs et moi réunies de l'autre côté de notre frère, trop heureuses de ce contrefort fraternel.

Jonathan était chargé du déroulement de l'ensemble, dans ce rôle qui semblait lui revenir naturellement, à lui, le petit dernier bien-aimé. Mon frère aîné et mes deux sœurs, à tour de rôle, relatèrent un souvenir qui prouvait que cette relation maternelle avait bien existé, silencieux sur la négligence, solidaires dans le non-dit. Si nous disons, Suzette, que tu es une mère aimante, peut-être serons-nous des enfants aimés? Les mots tournaient autour de l'absence, peinaient à donner forme à une mère d'occasion.

Vint mon tour. J'avais décidé d'être là, avec mes frères, avec mes sœurs surtout, mais de rester silencieuse. Je nageais en pleine confusion, incapable d'évoquer un début de relation entre nous deux. Au lieu, je prêtai ma voix à ma fille aînée, qui chanta *Hallelujah* de Cohen, que Suzette aimait à la démesure, les mots du poète filant ma peine, la perte nouvelle se mêlant à l'absence de toujours.

Armand aussi voulait parler. Je connaissais trop bien son aigreur contre la famille de Suzette, empilée sur son cœur toutes ces décennies, pour ne pas craindre un esclandre. Il se leva, fragile, s'appuyant un moment au dossier de la chaise, s'approcha à petits pas incertains du lutrin, les yeux sur une feuille qui tremblait entre ses mains. Il chercha ses lunettes dans ses poches, longuement, si longuement que nous pensions qu'il les avait perdues. Et voilà qu'il se ratatine devant nous, qui sommes bien assis en rang d'oignons, s'il tombait, nous regarderions ailleurs.

Lui qui a la parole facile, qui a maintenu une discipline rigide dans ses classes au secondaire, qui aime raconter ses aventures de voyage à ses amis, à ses maîtresses, il perd pied, sa voix est si basse que seuls les gens tout près de lui l'entendent, il confond les mots, se reprend, échoue lamentablement à lire le texte qu'il a préparé : « Suzette était une femme... euh, Suzette était une femme... » Sans Suzette à ses côtés, il vacille, en déséquilibre.

Devant cet auditoire qu'il a peine à reconnaître, rideau de vêtements sombres qui dépersonnalisent les gens, ses beaux-frères et belles-sœurs, ses frères et sœurs, neveux et nièces, les amis de Suzette, ceux de ses enfants, je le vois tel qu'il a dû être avant sa rencontre avec Suzette, petit-cul baveux qui voudrait sortir de sa misère, qui se promène, intimidé, dans les quartiers riches, prêt à détalier à la première remarque, mais qui y revient dès le lendemain. Les études, il en est certain, vont lui ouvrir les portes de ce monde-là. La *shop*, il y est allé travailler avec son père, la boîte à lunch en métal qui se balance au bout du bras. Les hommes le jaugent là-bas, le gringalet, le gars qui lit, qui s'isole. Il n'aime pas les farces salaces des hommes qui mangent ensemble le midi, ça le trouble. À l'université, dont les portes lui ont été ouvertes, à lui, l'élève studieux, il rencontre des gars d'autres quartiers, il apprend vite les nouvelles manières, mais malgré lui, il se dévoile à travers cette odeur de chou bouilli qui lui colle à la peau, et une posture un peu gauche qu'il gardera toute sa vie dans les réunions mondaines, les pieds bien ancrés au sol, les bras ramassés sur soi, comme si son corps occupait trop d'espace. C'est cet homme-là, privé de Suzette, qui resurgit aux funérailles, face à sa belle-famille, qu'il doit affronter seul pour avoir engrossé la fille des quartiers bourgeois un demi-siècle plus tôt.

La photo en noir et blanc qu'avait choisie Armand pour la notice nécrologique montrait Suzette telle qu'elle avait été lorsqu'il l'avait connue à dix-huit ans. Elle était d'abord nommée *M^{me} Suzette Martineau (née Jolicœur)*, avant de se transformer à la phrase suivante en *M^{me} Suzette Jolicœur*, dans une confusion de son identité de femme mariée et de jeune fille, elle dont le statut d'épouse avait toujours été chancelant, de façon plus marquée après leur séparation non avalisée légalement. Armand avait décidé à l'époque qu'il n'y aurait pas divorce mais séparation de fait, cette longue qu'il pouvait, à son gré, relâcher ou écourter. Suzette, quant à elle, était soulagée de ne pas être complètement abandonnée. Ils formeront un couple hors du commun,

pensent-ils, vivant dans des maisons distinctes, mais toujours là l'un pour l'autre. Ils ne seront pas des divorcés, le mot leur fait horreur, il évoque trop des perdants.

Cette notice nécrologique, il m'avait demandé de l'écrire avec lui, « parce que tu connais les mots ». J'aurais préféré qu'il l'écrive seul, lui aussi enseignait le français, mais il insistait, certain qu'il pourrait toujours compter sur mon sens du devoir. Je m'en voulais d'accepter, de ne pas être capable de refuser, d'avoir même un peu pitié de lui. Je ne cessais de me persuader que ce serait le dernier geste envers celui qui m'avait violentée, envers celle qui avait fermé les yeux. « Regarde, je fais cela, ce sera fini après les funérailles », que je laisse tomber à une amie un peu perplexe. Je ne le sais pas encore, mais au cours des mois qui suivront, je reviendrai dans la maison de Suzette, croyant toujours que c'est la dernière fois, y retournant le lendemain, le surlendemain, ayant perdu la véritable sortie de cette maison de miroirs. Chaque fois vaguement satisfaite d'imposer ma présence à Suzette décédée, dorénavant incapable de m'éviter, d'avoir conquis sa maison, sinon son cœur. Chaque fois un peu plus nauséuse d'être restée des heures sur les lieux, seule avec Armand. Mais en ce matin de juin 2010, assise, le corps raidi, avec Armand à la table de cuisine, j'ai l'illusion, comme avant, il y a des décennies, que rien ne peut arriver, que toujours je pourrai fuir, surtout si je ferme les yeux.

Dans la rédaction de cette notice, ce qui intéressait Armand, c'était la famille de Suzette, avec qui il tentait de régler ses comptes. Il se refusa à indiquer le nom de la conjointe du frère aîné de Suzette parce qu'ils n'étaient pas mariés, prolongeant ainsi un différend de toujours avec ce beau-frère qu'il trouvait hautain, mais mentionna le nom des autres conjoints vivants. Armand aurait bien écrit un texte hagiographique, il ne cessait de pester contre la limite du nombre de caractères, songea à payer une pleine page. Il fallait qu'éclate au grand jour qui était Suzette, l'artiste qu'elle était devenue dans le couple qu'ils avaient formé, en une

réponse ultime aux Jolicœur. Pendant qu'il continuait à parler, je tombai dans une lourde rêverie. Je me mets à écrire un court texte nécrologique soulignant l'instabilité de Suzette, je vois déjà les mots se former en caractères d'imprimerie, *Suzette est une femme tourmentée, désillusionnée*, je substitue à la photo en noir et blanc une photo récente, avec ce regard qui poignarde toute tentative de rapprochement de ma part. « Qu'est-ce que tu en penses, France? » Je sursautai à la sensation de son haleine dans mon cou. Il s'était penché et son visage, près du mien, m'obligea à revenir près de lui, dans cette cuisine.

Ni lui ni moi n'osions aborder qui elle avait été comme mère. C'était mieux ainsi. Armand coulait dans des phrases un peu convenues l'image de Suzette, et j'écrivais sous sa dictée, au service de ces deux amants-là. « Femme exceptionnelle, passionnée et chaleureuse, elle fut un modèle pour ceux qui l'ont côtoyée. » C'était tellement faux que j'aurais pu continuer à en ajouter, cela n'avait plus d'importance, je sombrais dans le mensonge, le coup de force, consentante à tout. Suivait cette phrase : « Jamais nous ne l'oublierons. » C'était la seule qui soit vraie, et c'était la seule que j'aurais voulue fausse.

En comparaison des heures à peser les mots de la notice nécrologique, le choix de l'urne avait été mené rondement. Armand avait opté pour une urne ornée de colombes enlacées, sans se soucier de l'aspect banal de ce symbole amoureux. Ce qui importait, c'était qu'elle soit double. Il aurait certes préféré un cercueil double, mais il aurait fallu le déterrer au moment de sa propre mort, et peut-être qu'au fond l'idée que son cadavre frais partage un cercueil avec un corps en décomposition, fût-il celui de son épouse, le rebutait.

L'urne double n'était pas un problème, cela existait, ces urnes immenses, à deux compartiments. Mais ce n'était pas la façon de voir d'Armand, qui insistait, obstiné, pour que cette urne n'ait qu'un espace, assez large pour qu'on y mêle ses cendres avec celles de Suzette, le moment venu, qu'on ne puisse plus départager son être de celui de

sa femme, à jamais l'un et l'autre confondus. Je n'osais m'élever contre sa décision, craintive bien sûr des colères d'Armand mais, surtout, loin d'être certaine que cela n'aurait pas convenu à Suzette, qu'elle n'aurait pas été heureuse de se fondre avec Armand. Nous les enfants, nous ne pouvions de toute façon nous opposer à cette idée pour l'instant; nous nous disions qu'il serait bien temps, une fois Armand décédé, de renoncer à suivre ses dernières volontés.

Avec Armand, j'assistai à la crémation, par un petit matin froid de juin, tentative de me rapprocher de Suzette ou de me convaincre qu'elle était morte, mais la présence d'Armand à mes côtés troublait tous mes sens, m'empêchait de me concentrer sur le cercueil. Nous nous tenions debout, l'un à côté de l'autre, les bras ballants, fixant derrière la vitre le préposé en combinaison blanche, un masque sur le visage, qui nous fit un bref signe de la main, pour nous dire quoi? « Allez, on y va », « Bonjour » ou « Vous pouvez partir, on s'en occupe »? Je ne savais trop quoi répondre, alors je lui fis aussi un signe de la main.

Il n'y avait là aucun cérémonial, cela aurait pu être n'importe qui dans ce cercueil, et au fait, avec les cendres du corps, me demandais-je, il y avait aussi les vêtements, ou le corps était nu? J'aurais aimé poser la question au préposé, cela m'obsédait, il me semblait que si j'obtenais réponse, je pourrais un peu plus comprendre ce qui était arrivé à Suzette, la saisir un moment, mais il était déjà parti. Nous étions seuls, Armand et moi, regardant fixement le cercueil avancer vers les flammes. Il aurait fallu que je pleure, mais je ne sentais rien, c'était même ennuyeux d'attendre ainsi, et je n'osais regarder du côté d'Armand, de peur de réduire l'espace entre nous. Je craignais trop qu'au dernier moment, lorsque le cercueil disparaîtrait tout à fait, il ne me tende la main, ou pire, me prenne dans ses bras, et je me tenais prête à m'esquiver, les épaules légèrement tournées vers la sortie. Il ne fit aucun geste, je n'existais pas pour lui. Nous retournâmes chacun à notre auto, impatients de repartir. Il ne me remercia pas d'être venue, j'avais le vague sentiment qu'il regrettait

que je me sois retrouvée là, dans ce dernier moment qu'il avait pu avoir avec Suzette. J'étais presque déçue de ne pas avoir eu l'occasion de lui montrer que je me serais sauvée s'il avait tenté un geste vers moi.

Plusieurs semaines plus tard, je me rendis à la brève cérémonie de mise en place de l'urne dans le columbarium.

« Là, ce sera bien fini après. J'irai pas plus loin », rassurais-je cette amie, de plus en plus inquiète de la proximité malsaine d'Armand.

La présence de Jonathan, mon frère cadet, rendait la rencontre presque officielle, un début de famille. Nous attendions, Jonathan, Armand et moi, dans ce matin frisquet, qu'un responsable se présente avec l'urne, devant la place réservée à Suzette parmi les autres niches. L'humidité nous faisait frissonner et c'est avec soulagement que nous vîmes arriver le préposé, un autre que celui du crématorium, en tout cas il me semblait, je ne pouvais lui poser cette question des vêtements.

J'avais de la difficulté à concevoir que Suzette tenait dans cette urne, et j'essayais de chasser de mon esprit des images de la momie Rascar Capac ratatinée et coincée dans une vitrine de verre dans l'album de Tintin intitulé *Les Sept Boules de cristal*. Voulait-on aussi une prière? Armand s'en serait passé, mais Jonathan y tenait, lui, c'était pour cela qu'il s'était déplacé. Je n'écoutais pas, indifférente à cette buée de paroles dans l'air froid; de toute façon, je savais bien que cette cérémonie ne prendrait son sens qu'à la mort d'Armand. La lourde porte de fer se referma sur Suzette.

Puis Armand est mort. Parce que même les agresseurs meurent. En tout cas, c'est ce qu'on dit. Armand, contrairement à Suzette, avait tout prévu. Dans le testament, il demandait que ses cendres soient mêlées à celles de Suzette. Comment touille-t-on des cendres? Avant même l'ouverture du testament devant notaire, Jonathan, en qualité d'exécuteur testamentaire, s'était empressé de faire respecter la volonté d'Armand. Cette fois-ci, il ne s'était pas déplacé. J'allai moi-même

déposer seule l'urne, un peu plus lourde. Impossible de parler à l'un sans que l'autre écoute.

Mais Suzette devait continuer à mourir. Par un coup du destin, mon frère cadet hérita d'un lot au cimetière, oublié, acheté au début du vingtième siècle par une parente de ma grand-tante Betty et qui était passé de main en main jusqu'à Suzette. Au moment où Suzette avait reçu cette concession en héritage, elle avait mis, comme légataires, Armand et advenant sa mort, Jonathan. C'était donc bien un lot transmis de Suzette à Armand à Jonathan, les trois solidaires, formant à eux seuls une famille. Le document resurgissait au hasard d'une requête qu'une cousine de Suzette m'avait adressée au sujet des propriétaires de ce lot.

Y étaient allongés ma grand-tante Betty, son frère et l'épouse de celui-ci, et une enfant décédée en bas âge. Il y avait là l'espace pour enterrer tout un village. Armand avait souhaité être incinéré puis enterré, dans cette ambivalence qui le caractérisait si bien, entre la modernité de la crémation et la tradition d'une pierre tombale avec ses restes six pieds sous terre. J'eus beau supplier mon frère de laisser Armand là où il était, « tu le savais même pas que ce lot t'appartenait avant que je te le dise », rien n'y fit. Armand reparaitrait donc au monde, le temps qu'un commis dévisse la plaque de fer, sorte l'urne du columbarium et la dépose dans ce lot familial. Là où nous les enfants, nous aurions pu espérer reposer ensemble, nous en étions maintenant exclus, le lot dorénavant contaminé par la présence de notre agresseur. Armand et Suzette avaient gagné en quelque sorte, eux réunis avec Jonathan, qui ne voyait pas de problèmes à s'y retrouver. Mais surtout, Armand en ce lot, c'était les cauchemars de mon enfance qui revenaient, lorsque, se transformant en vampire, il menaçait de m'enterrer au fond de la cour si je n'acceptais pas ses morsures et sa violence sexuelle. L'impossibilité même que des cendres s'incorporent de nouveau n'empêchait pas mon esprit de croire à ce vampire-là, tant son empreinte dans mon souvenir d'enfant était grande, et encore plus effrayante était cette possibilité que

ma mère devenue vampire revient avec Armand me hanter, que cette partie d'elle-même que j'avais si souvent ressentie latente et violente se déchaîne à nouveau contre moi.